

vosre fille. » Adressant ensuite la parole à Marie-Louise de Jésus : « Ma fille , lui dit-il avec bonté , ma chère fille , ne quittez pas cet habit. » Elle le lui promit , et jamais promesse n'a été mieux gardée. Après une parole si formelle , elle ne pouvait plus douter de la volonté de Dieu. Elle se mit à travailler avec une ardeur nouvelle à se rendre de plus en plus digne du céleste Epoux qu'elle avait choisi , et dont elle portait les glorieuses livrées.

CHAPITRE III.

MONTFORT QUITTE L'HOPITAL DE POITIERS DONT IL ÉTAIT AUMONIER. — LONG SÉJOUR DE MARIE-LOUISE DE JÉSUS DANS CET HOPITAL, OU ELLE FAIT ÉCLATER TOUTES SORTES DE VERTUS. — UNE PREMIÈRE COMPAGNE SE JOINT A ELLE ET SE REVÊT A SON TOUR DU SAINT HABIT DE LA SAGESSE.

Le guide éclairé que la divine Providence avait donné à Marie-Louise de Jésus ne se contentait pas de lui faire porter un habit qui annonçait l'humilité et la mortification ; il saisissait toutes les occasions de l'affermir dans la pratique de ces deux vertus si essentielles à la vie religieuse. Il n'est aucun genre d'épreuves qu'il ne lui ait fait subir , parce qu'il voulait qu'elle pût servir de modèle à toutes les Filles de la Sagesse , dont elle allait devenir la Mère. Elle acceptait avec une docilité et un courage véritablement héroïques tout ce qui pouvait l'humilier et la mortifier davantage.

Une si sage direction , continuée depuis quatre ans , devait avoir fait avancer dans la perfection cette humble servante de Dieu. La Providence semblait avoir attendu ce moment pour la priver d'un secours devenu moins nécessaire , et faire disparaître à ses yeux l'ange qui jusque-là l'avait si bien conduite. Elle devait apprendre à marcher seule , celle qui était destinée à en diriger tant d'autres vers le sommet de la perfection religieuse.

Montfort , ayant essuyé dans l'hôpital de Poitiers toutes sortes de contradictions , crut qu'il ne pouvait plus y faire du bien , et songea à se retirer. Son goût du reste

le portait vers l'œuvre des missions, à laquelle sa charge d'aumônier l'empêchait de se livrer. Cependant il ne voulut point prendre un parti, avant d'avoir consulté son confesseur et un autre ecclésiastique qui avait toute sa confiance. L'un et l'autre lui conseillèrent de mettre son dessein à exécution. Ce saint homme, qui avait si souvent exposé ses peines à la Sœur Marie-Louise de Jésus, voulut encore avoir son avis, avant de se déterminer. Qu'il est beau de voir ce grand serviteur de Dieu, qui guidait si bien les autres dans les voies les plus difficiles, demander conseil à une jeune fille de 21 ans, dans une affaire importante qui le regarde personnellement ! Mais voilà quelque chose de plus beau encore peut-être : cette jeune fille, qui va perdre pour longtemps son guide et son appui, dans le moment où elle en a le plus grand besoin, n'hésite pas à lui conseiller de s'éloigner. Non, non, ce ne sont point là des âmes ordinaires. La décision de Marie-Louise fit sur le cœur du saint Missionnaire une impression de joie qu'il ne voulut pas lui faire apercevoir ; il se contenta de répondre : « Ma fille, vous avez raison, et je suivrai votre conseil. » Avant de se retirer, il lui donna à son tour un dernier conseil et lui laissa une dernière espérance. « Ma fille, lui dit-il, ne sortez point de cet hôpital de dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait, et ses desseins sur vous seraient accomplis. » Après ces dernières paroles il partit, emporté par le souffle de Dieu comme une nuée féconde qui allait répandre en beaucoup de contrées la rosée de la grâce céleste.

Marie-Louise de Jésus demeura à l'hôpital, partageant avec les gouvernantes le détail de leurs fonctions, et prenant toujours pour elle ce qu'il y avait de plus pénible

et de plus dégoûtant. Rien ne lui paraissait au-dessus de ses forces ; son zèle lui rendait tout facile ; le soin des malades faisait sa plus chère occupation. Elle avait surmonté toutes les répugnances, et elle en était venue jusqu'à baiser les plaies des pauvres. Dans une maladie contagieuse dont ils furent attaqués, elle fut presque la seule à leur porter secours. Ses talents répondaient à sa charité ; personne n'était aussi capable de remplir un emploi de confiance : aussi lui donna-t-on celui d'économe de la maison, et c'est alors surtout qu'elle eut occasion de faire admirer son esprit d'ordre, d'intelligence et de sagesse.

Cependant elle conservait toujours dans son cœur le désir ardent d'entrer dans une Communauté religieuse, dont il lui était facile d'entrevoir les précieux avantages. Aidée du confesseur qui la dirigeait alors, elle s'adressa successivement aux Sœurs de la Charité, aux Religieuses du Calvaire, et enfin aux Carmélites ; toujours elle fut arrêtée par quelques difficultés. Sur ces entrefaites, Montfort vint passer quelques jours à Poitiers, après sept ans d'absence. La Sœur Marie-Louise de Jésus profita de cette heureuse circonstance pour exposer à son père en Jésus-Christ toutes les peines de conscience qu'elle avait éprouvées depuis son départ. Il répondit à ses difficultés, la tranquillisa et lui dit tout ce qu'il jugea nécessaire pour l'attacher de plus en plus à son état et l'animer à la persévérance. Il fut surtout charmé de voir que, malgré les plus grandes contrariétés, elle avait toujours conservé le saint habit qu'il lui avait donné, sans y rien changer.

Jusque-là elle l'avait porté seule ; mais elle touchait au temps que Dieu avait marqué pour lui associer d'autres compagnes dont elle devait être la mère et le mo-

dèle. La première qui, à son exemple, se revêtit du saint habit de la Sagesse fut encore une demoiselle de Poitiers, nommée Catherine Brunet. Elle faisait partie de l'association de jeunes filles que Montfort avait établie dans l'hôpital, et elle était chargée de guider partout la Supérieure qui était aveugle. Le Vénérable serviteur de Dieu lui avait donné cet emploi, afin de la maintenir dans l'humilité et de la faire mourir à elle-même. Elle le remplissait avec joie et exactitude. « Mon Père, disait-elle à son pieux directeur, vous nous avez donné une Supérieure aveugle. — Ma fille, répondait Montfort, c'est pour que vous ne considériez pas quelle Supérieure Dieu vous donne, et que vous ne lui obéissiez que par amour, sans avoir égard à ses talents et à ses défauts. »

Mademoiselle Brunet prit le nom de Sœur de la Conception. Elle était d'un caractère gai, vif, courageux, entreprenant, qui ne se laissait pas ordinairement arrêter par les obstacles. Aussi fut-elle d'un grand secours pour la Sœur Marie-Louise de Jésus dans bien des circonstances difficiles.

CHAPITRE IV.

DÉPART DE MARIE-LOUISE ET DE SA COMPAGNE POUR LA ROCHELLE. —
LEUR ENTREVUE AVEC LE V. DE MONTFORT. — ELLES FONT LA CLASSE
AUX PETITES FILLES.

Poitiers, qui avait donné naissance aux deux premières Filles de la Sagesse et à la Congrégation elle-même, allait en être privé pour quelque temps, et La Rochelle devait recevoir dans ses murs ces deux anges de la terre. L'évêque de cette dernière ville, Monseigneur de Champflour, avait accueilli Montfort dans son diocèse avec le plus grand empressement et la plus grande bonté, et se réjouissait de tout le bien qui s'opérait par son ministère. Le serviteur de Dieu crut devoir profiter des dispositions favorables du vénérable prélat pour lui proposer une bonne œuvre qui devait être grandement utile à sa ville épiscopale : il s'agissait d'y fonder des écoles charitables pour les enfants des deux sexes. Le pieux évêque ne pouvait manquer d'approuver ce projet et de le seconder de toutes manières. Montfort lui parla alors de mettre à la tête de l'école des petites filles deux Religieuses qu'il avait laissées à l'hôpital de Poitiers, et dont il fit le plus bel éloge. Ce plan fut adopté avec reconnaissance.

Une lettre fut adressée par le zélé Missionnaire aux deux Filles de la Sagesse pour leur dire qu'il les attendait à La Rochelle. Elles reçurent en même temps une autre lettre de Monseigneur de Champflour qui leur

déclarait qu'il prenait sous sa protection et sous sa responsabilité d'évêque leur établissement et leurs personnes. Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'elles purent quitter l'hôpital de Poitiers. Les administrateurs, l'aumônier, les pauvres, la mère de Marie-Louise surtout, et toutes les autres personnes qui s'intéressaient à l'hôpital, firent leurs efforts pour les empêcher d'exécuter leur projet. Ce fut en vain ; elles partirent et arrivèrent à La Rochelle au mois de mars 1715. Montfort était en mission ; elles se présentèrent à Monseigneur l'évêque qui les accueillit avec la plus grande bonté. Mais rien n'était prêt pour les recevoir. Elles restèrent un mois chez une personne charitable qui leur avait donné l'hospitalité à leur arrivée ; puis on loua pour elles une petite et misérable maison, où elles se mirent à faire l'école aux filles pauvres. Plusieurs fois elles avaient donné de leurs nouvelles à leur saint Fondateur qui leur envoya un Frère pour leur porter les avis suivants :

« Vive Jésus ! Vive sa croix ! »

« 1° Mes chères filles, je crois qu'en la place du pauvre pécheur qui vous écrit, vous pouvez prendre pour votre directeur et confesseur M. le doyen des chanoines, pourvu que vous ne fassiez rien et qu'il ne vous fasse rien faire contre vos règles et celles que je vous donnerai.

« 2° Suivez dès à présent les petites règles que je vous ai envoyées, et communiez tous les jours, parce que toutes deux vous en avez un grand besoin, pourvu que vous ne tombiez en aucun péché véniel de propos délibéré.

« 3° On m'a dit que vous couriez voir la ville ; je n'ai pu

croire cette vaine curiosité dans les Filles de la Sagesse, qui doivent être à tout le monde un exemple de la modestie, du recueillement et de l'humilité.

« 4° Nommez-vous la Communauté de la Sagesse pour l'instruction des enfants et pour le soin des pauvres.

« 5° Je voudrais bien vous allez voir ; mais je doute si je pourrai aller à La Rochelle aussitôt après la mission, parce que j'en ai une autre pour laquelle Monseigneur me presse.

« 6° Faites en union de la petite Geoffroy, si elle le veut, toutes vos règles de la journée, pour le lever, le coucher, l'oraison et la récitation du saint Rosaire.

« 7° Apprenez à bien écrire et ce qui peut vous manquer ; achetez pour cela quelques livres d'écriture moulée.

« 8° Envoyez-moi de vos nouvelles par le Frère Jean, si vous ne pouvez venir ici.

« 9° Dieu tout bon veut que Marie Trichet soit la Mère Supérieure pendant trois ans au moins, mais qu'elle soit tout à fait ferme et charitable.

« 10° Il ne faut pas que Marie Roy aille dans la maison tout d'abord avec ses filles qui ne sont point stylées au silence qu'il faut garder.

« 11° Dans le commencement, vous ne pouvez être trop fermes à garder le silence et à le faire garder à la Communauté et à l'école, car si vous laissez causer sans permission, tout est perdu. »

Montfort donnait la mission de Taugon-la-Ronde, quand il écrivit à ses chères filles en Jésus-Christ. Cette mission terminée, il voulut leur faire une visite qui ne pouvait manquer de leur être grandement utile et agréable.

Avant de se rendre à La Rochelle, il leur fit dire de venir le trouver à une maison de campagne appelée le Petit-Plessis, à peu de distance de la ville, où elles pourraient entendre la Messe, le lendemain. Avec quelle joie elles reçurent cette invitation paternelle ! Elles se rendirent, le matin, au Petit-Plessis, mais elles ne se présentèrent devant leur père spirituel qu'après avoir assisté à la sainte Messe, fait une fervente communion et passé un temps considérable en action de grâces. L'entrevue fut telle qu'elle devait être entre des âmes tout embrasées de la divine charité, et qui ne songeaient qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Après quelques paroles qui témoignaient de la consolation qu'il éprouvait, en voyant ces deux premières Filles de la Sagesse revêtues de leur habit religieux, et en particulier de leur long manteau noir, qu'il leur avait donné pour leur rappeler continuellement qu'elles étaient mortes au monde, Montfort s'adressant à la Sœur Marie-Louise de Jésus : « C'est vous, ma fille, lui dit-il, que Dieu a choisie pour être à la tête de cette petite Communauté qui ne fait encore que de naître. Dans la lettre que je vous ai écrite en commun, je n'ai fait que vous signifier, en vous nommant la Mère Supérieure, que c'est la volonté de Dieu qui l'a voulu ainsi. Il vous faut avoir beaucoup de fermeté ; mais la douceur doit l'emporter sur tout le reste. Voyez, ma fille, voyez cette poule qui a sous ses ailes ses petits poussins : avec quelle attention elle en prend soin ! avec quelle bonté elle les affectionne ! Eh bien ! c'est ainsi que vous devez faire et vous comporter avec toutes les filles dont vous allez désormais être la Mère. » Quel doux enseignement et quelle touchante comparaison ! C'est bien un père qui parle, et il parle à une mère qui devait toujours se montrer remplie

de la plus tendre affection envers tous les membres de sa chère famille.

Tel a toujours été le langage, telle a toujours été la conduite des saints, auxquels Dieu a confié la direction de ces âmes privilégiées qui ont tout quitté pour lui. Ainsi ont parlé, ainsi ont agi saint François de Sales, saint Vincent de Paul, sainte Chantal, et Marie-Louise de Jésus elle-même. Il faut de la fermeté sans doute pour empêcher certains abus de se glisser dans les maisons religieuses, pour maintenir les prescriptions de la Règle, pour faire sortir de leur engourdissement quelques âmes lâches et paresseuses ; mais la douceur est bien plus nécessaire encore. Ceux et celles qui quittent dans le monde un père, une mère, des frères, des sœurs, doivent trouver tout cela en religion : Jésus-Christ le leur a promis. La vie religieuse a aussi ses épreuves, ses tentations, ses défaillances ; mais rien ne contribue autant à changer les amertumes en douceur et les épines en roses, rien ne donne au cœur affligé et souffrant plus de consolation et de force, que les douces paroles et les encouragements charitables de ceux que la divine Providence a mis à la tête des Communautés. Sans doute qu'il faut avant tout compter sur la grâce de Dieu ; mais la nature a besoin aussi d'être aidée par la nature saintement compatissante. Le glaive peut et doit être employé dans les sociétés civiles qui ne sont qu'un mélange de méchants et de bons, de scélérats et d'hommes honnêtes et soumis aux lois ; mais dans les associations pieuses, qui ne sont composées que de personnes qui s'adonnent à la pratique de la vertu et tendent avec plus ou moins de zèle à la perfection, c'est avec la verge d'or de la douceur et de la charité que l'on doit diriger les âmes.

Du Petit-Plessis, Montfort conduisit les deux Religieuses dans la solitude de Saint-Éloi qui n'était pas éloignée, et, chemin faisant, il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante que leur âme semblait être toute en feu, comme il arriva aux disciples d'Emmaüs. Il rappela à la Sœur Marie-Louise ce qu'il lui avait annoncé autrefois : « Vous souvenez-vous, ma fille, lui dit-il, qu'étant à Poitiers, lorsque je quittai l'hôpital, vous laissant entre les bras de la divine Providence, dans l'embarras du gouvernement de cette maison, seule, sans secours, sans appui, vous me témoignâtes votre peine, croyant voir écrouler par là tout l'établissement des Filles de la Sagesse? Je vous dis à cette occasion que, quand il n'y aurait des Filles de la Sagesse que dans dix années, la volonté de Dieu serait accomplie et ses desseins effectués. Eh bien! comptez : vous voyez qu'il y a actuellement précisément dix ans que j'avancai cette parole. »

La Sœur Marie-Louise n'avait point oublié cette prophétie. Dans cette circonstance, Montfort lui en fit une autre qui se vérifia également dans la suite. La Sœur lui parlait de tout ce qu'elle avait souffert, depuis dix ans, dans cet hôpital, et elle ne lui cacha point le regret qu'elle avait eu d'en sortir. « Consolez-vous, ma fille, lui dit le saint Missionnaire, consolez-vous : tout n'est pas perdu, comme vous le croyez, pour l'hôpital de Poitiers. On vous y demandera ; vous y retournerez, et vous y demeurerez. » L'événement vint justifier encore ces paroles du serviteur de Dieu.

Après avoir entendu les sages conseils et les tendres exhortations de leur père, les deux Filles de la Sagesse, remplies d'une nouvelle ardeur pour leur sanctification et d'un nouveau zèle pour l'accomplissement

de leurs emplois, rentrèrent dans la ville et retournèrent à leurs classes. Leur saint directeur les visitait de temps en temps, pour leur donner les avis dont elles pouvaient avoir besoin, et pour s'assurer aussi par lui-même qu'elles n'omettaient rien de ce qu'il leur avait prescrit, soit pour leur conduite particulière, soit pour la direction de leur école charitable. Il leur avait expressément recommandé, entre autres choses, de ne rien recevoir pour l'instruction des jeunes filles qui venaient à elles. Un jour, il usa d'un aimable stratagème pour savoir si elles étaient fidèles à cet article. Il leur envoya une jeune fille pour demander à être admise dans leurs classes, disant qu'elle ne voulait pas que leur peine fût infructueuse, qu'elle avait moyen de leur donner un honoraire convenable, qu'elle s'offrait bien volontiers à leur fournir au moins ce que l'on donnait aux autres maîtresses de la ville. La Sœur Marie-Louise rejeta cette proposition ; la jeune fille insista, protestant qu'elle ne voulait venir à l'école qu'à cette condition, et qu'elle aimait mieux se priver de l'instruction que d'être enseignée pour rien. La Fille de la Sagesse persista dans son refus, et finit par dire à la jeune fille que, si elle ne veut pas être au rang des autres, elle peut rester chez elle et garder son argent.

Quelques heures après, l'industriel directeur alla faire visite à ses filles qui lui racontèrent ingénument ce qui leur était arrivé. « Dieu soit béni de votre fidélité ! leur dit-il. C'est moi, mes chères filles, continua-t-il en souriant, qui vous ai envoyé cette nouvelle écolière. Elle a fort bien rempli sa commission. Oh ! que je suis satisfait de voir que vous êtes fidèles à observer les petits règlements que je vous ai donnés ! Je vous dirai encore que, ce matin, ma joie a été sensible, lorsqu'en entrant en

ville, j'ai entendu de petites filles qui, interrogées par leurs compagnes où elles allaient, ont répondu : « Nous allons à l'école chez les Filles de la Sagesse. » De quelle consolation mon cœur a été pénétré, en entendant prononcer le beau nom que vous portez ! Mais quelle gloire pour vous, si vous avez soin d'en remplir toute la signification ! »

CHAPITRE V.

DE NOUVELLES COMPAGNES SE JOIGNENT A LA SŒUR MARIE-LOUISE DE JÉSUS. — MONTFORT LUI DONNE LA RÈGLE DES FILLES DE LA SAGESSE. — LA SŒUR DE LA CONCEPTION A L'HOPITAL SAINT-LOUIS. — DERNIÈRE LETTRE DE MONTFORT A SES PREMIÈRES RELIGIEUSES. — SA MORT LES JETTE DANS LA CONSTERNATION. — RETOUR DE LA SŒUR MARIE-LOUISE DE JÉSUS ET DE LA SŒUR DE LA CONCEPTION A L'HOPITAL DE POITIERS. — LEUR DÉPART POUR SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE.

Les deux humbles filles de Montfort s'attiraient l'estime de tous ceux qui se mettaient en rapport avec elles. Leur vie pauvre et laborieuse donnait tant d'édification que plusieurs jeunes filles témoignèrent le désir de se ranger sous leur conduite et d'embrasser le nouvel Institut. Cependant les deux premières qui se présentèrent ne furent point acceptées, mais elles furent bientôt remplacées par deux autres qui devinrent de ferventes Filles de la Sagesse. L'une s'appelait Marie Vallean, de la paroisse de Saint-Sauveur de La Rochelle ; elle n'avait que quatorze ans et demi ; c'est dans sa maison que Marie-Louise avait trouvé un asile à son arrivée. Elle reçut le nom de Sœur de l'Incarnation. L'autre, qui fut appelée Sœur de la Croix, était de la paroisse de Saint-Sauveur de Nuaille. Elle avait plus de trente ans ; mais ce qui paraissait lui manquer du côté de la jeunesse était suppléé par la docilité, la ferveur et beaucoup d'autres vertus solides. Après une retraite de sept ou huit jours, Montfort fit la cérémonie de leur profession et bénit leur saint habit